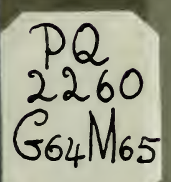


Girard, E. F.
Le Mont-César



Girard.

Le mont César.

Musique de Tobie.

1806.

LE MONT-CÉSAR,

OU

LE FAUX PÈRE,

Mélodrame en 3 actes, en prose,

et à grand spectacle,

Par M. Et[e]. F[s]. GIRARD aîné,

Musique de M. TOBIE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité, le 10 *Mars* 1806.

A PARIS;

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1806.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
FRÉDÉRICK, Jeune Officier allemand, amant de Laurence.	*M. Frédéric.*
LAURENCE, Fille de Winston, amante de Frédérick.	*Mlle. Caroline.*
WINSTON, Père de Laurence; ancien Officier	*M. St-Marc.*
HENEBERG, sous le nom de *d'Amécourt*, père supposé de Frédérick.	*M. Révalard.*
DELWINCK, Père d'Eudoxie, Baron allemand.	*M. Brabant.*
EUDOXIE, Fille du Baron.	*Mme. Galais.*
GERTRUDE, Nourrice de Laurence.	*Mme. Beauclair*
VOLMARD, Amant d'Eudoxie.	*M. Paillery.*
GERBACK, Confident d'Heneberg.	*M. Klein* aîné.
HUTIN, Domestique de Delwinck.	*M. Gabriel.*

Un Écuyer combattant. — Villageois et Villageoises. — Chasseurs. — Soldats de l'Électeur.

La scène se passe dans les environs de Rorbach, *vers le milieu du dix-huitième siècle.*

LE FAUX PERE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente d'un côté, dans l'enfoncement, une maison rustique; de l'autre, sur la gauche, une forêt. Vers le milieu de la scène, différens arbres fruitiers et deux bancs de gazon, entourant une table de pierre. Au lever du rideau, on voit passer des cerfs et autres animaux sauvages qui semblent être poursuivis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENCE, GERTRUDE, *sortant ensemble de la maison.*

LAURENCE, *arrivant sur l'air de chasse et parcourant la scène.*

Ma bonne Gertrude, ou plutôt ma mère, car je te dois tout, excepté le jour; qu'il me serait doux de pouvoir récompenser les soins que tu m'as prodigués, avec un si noble désintéressement, mais je n'ai d'espoir que dans l'avenir.... Le soleil a déjà fait le tiers de sa course, et je n'ai point encore embrassé mon père....

GERTRUDE.

Ma chère Laurence, votre père est allé jusques à la ville prochaine, pour chercher quelques provisions; avant qu'il partît, vous dormiez paisiblement, il a déposé sur votre front un tendre baiser.... Votre sommeil était celui de l'innocence et de la vertu, il ne pouvait être interrompu par l'agitation du remords... Votre cœur est tranquille.... (*à part*). Je soupçonne le contraire.... (*haut*). Les dissipations de votre âge, sont toutes vos inquiétudes.... Vous rougissez, Laurence ?....

LAURENCE.

Ah! ma bonne, je n'ai qu'un secret, et j'hésite pour te le confier.... Dis-moi, dis-moi que tu ne me gronderas pas....

GERTRUDE.

Vous gronder! je devrais le faire, non pour l'objet du secret, il n'a sûrement rien de condamnable, mais pour avoir cette fois douté de ma tendresse....

LAURENCE.

Eh bien! embrasses-moi, et tu vas tout savoir.... Tu as raison, ma bonne.... Depuis quelques tems, mon cœur n'est plus tranquille; chaque jour, chaque instant que Frédérick cesse d'être près de moi, cause mes inquiétudes et mes tourmens.... Lorsqu'il parait, il me semble que la nature s'embellit sous ses pas, et ce champêtre asile devient pour moi plus agréable que le plus beau palais....

GERTRUDE.

Votre aveu ne me surprend pas.... Mais, ma fille....

LAURENCE.

Ah ! ne te fâches pas ; tu m'as dit que tu l'aimais aussi.... Eh bien! je n'ai pas plus de torts que toi....

GERTRUDE.

Il est vrai que je l'aime, mais comme on doit aimer un honnête homme. Les secours qu'il a donnés à votre père, sans le connaître, lorsqu'il se trouvait dans un péril certain; ceux qu'il lui a prodigués ensuite, dans ce triste réduit, lui ont mérité notre estime et notre amitié.... De pareils traits sont rares !.... Mais vous êtes jeune et sans expérience.... Je ne vous dissimule pas que vos sentimens sont d'une toute autre nature que les miens.... Vous, Laurence, à dix-sept ans!.... Le dirai-je?... C'est de l'amour....

LAURENCE.

De l'amour!... O oui, Gertrude, c'est cela... Je le sens dans mon cœur agité, je n'aimerai jamais que Frédérick....

GERTRUDE.

Ne vous flattez pas si légèrement, en pensant à une union que la fortune ne vous permet pas d'espérer.... Cessez, croyez-moi, de vous abuser, par cette idée chimérique.... Votre père ne doit pas tarder à revenir, je vais préparer notre repas sous ces arbres....

LAURENCE.

Je puis compter sur ta discrétion ?

GERTRUDE.

Et moi sur votre sagesse.... (*à part, en s'en allant*). Cette chère enfant !....

SCÈNE II.

LAURENCE *seule.*

(*Pendant cette scene, Gertrude prépare la table*).

Hélas! ma nourrice a beau me blâmer, je sens trop qu'elle ne pourra m'empêcher d'aimer Frédérick.... Il me dit si joliment qu'il m'aime.... Et puis n'a-t il pas sauvé la vie à mon père ?.... Pouvais-je être ingrate, et suis-je donc coupable, si, sans le vouloir, le sentiment de la reconnaissance n'a précédé dans mon cœur, que de quelques instans, celui de l'amour!.... J'apperçois quelqu'un à l'entrée du bois.... Je ne me trompe pas.... Oui, c'est mon père.... (*elle regarde plus attentivement*). Frédérick l'accompagne !.... Le cœur me bat.... Je ne sais pourquoi j'éprouve ce tremblement, aussitôt qu'il s'approche de moi.... (*elle fait quelques pas en arrière*).

SCÈNE III.

LAURENCE, WINSTON, FRÉDÉRICK, *en habit de chasse.*

WINSTON *à Frédérick.*

Oui, jeune homme généreux! je vous le répète. il n'est pas de jour que ne n'adresse de vœux au ciel pour votre prospérité.

FRÉDÉRICK.

Tous les hommes se doivent mutuellement des services. Je suis trop heureux d'avoir pu vous être utile, et de posséder votre estime.

LAURENCE.

Laurence vient rendre à son tendre père, le baiser qu'il lui a donné ce matin.... *à Frèdèrick.* Bon jour, M. Frédérick, remettez-moi cette besace, elle a du vous fatiguer....

FRÉDÉRICK.

Aimable Laurence, la jeunesse gagne des forces, en soulageant la vieillesse.

WINSTON.

Ah Frédérick! il faut se taire et vous admirer; viens, ma fille, je ne tiens plus à la vie que pour toi.... (*il l'embrasse*). Et vous, jeune homme, témoin du plaisir que je goûte; vous à qui je dois la conservation de mes jours, je veux aussi vous en faire partager les charmes : un baiser donné par l'ami de l'humanité, ne peut faire rougir le front de l'innocence. (*il présente sa fille à Frèdèrick qui l'embrasse*).

LAURENCE *et* FRÉDÉRICK.

Oh! le bon père!

LAURENCE *à son père.*

Venez vous reposer; la table est mise, Gertrude apprête notre frugal repas.... Vous le partagerez avec nous, n'est-ce pas, M. Frédérick?

FRÉDÉRICK.

De tout mon cœur.... Les mets les plus simples, servis par votre main, deviennent délicieux.

WINSTON.

De la galanterie!.... Allons, Frédérick, il ne vous manquait que cela pour avoir le caractère d'un français.... Au fait, à la chasse depuis ce matin, vous devez avoir bon appétit; je suis fâché de ne pouvoir mieux vous traiter.

FRÉDÉRICK.

Je me suis éloigné de nos chasseurs, pour avoir le plaisir de vous voir. Je vous ai rencontré dans la forêt, et je m'en félicite.

SCENE IV.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Allons, asseyons-nous.... Ah! bon jour M. Frédérick....

FRÉDÉRICK.

Bon jour Bonne Nourrice...

WINSTON *à Gertrude.*

Vous ne serez pas mécontente ; vous voyez que je reviens de bonne heure, et j'amène notre généreux ami....

GERTRUDE.

C'est doubler mon plaisir.... (*Elle fixe Frédérick*) et le sien sans doute.

LAURENCE.

Disons qu'il est commun entre nous.... (*elle offre des mets*).

GERTRUDE, (*après avoir versé à boire*).

Allons, à votre bien venue, Messieurs....

WINSTON.

Toujours les mêmes soins, ma bonne Gertrude....

FRÉDÉRICK.

Au rétablissement de M. Winston ; et puisse son aimable fille jouir bientôt d'un bonheur sans nuages. ..

LAURENCE, (*avec double intention*).

Ah ! si le vôtre pouvait dépendre de moi, vous n'auriez rien à désirer....

WINSTON.

Oui, mes amis, réunissons toutes ces santés, elles sont les vœux de nos cœurs.... (*Ils boivent*), cet entretien me fait répandre des larmes, bien douces assurément.... Cependant je ne suis point ennemi de la gaité, et sans mes cruels souvenirs....

GERTRUDE.

Tachez donc, monsieur, de bannir la mélancolie qui vous accable....

FRÉDÉRICK.

Oui, ne songeons qu'au plaisir qui nous rassemble, et écartons toute idée fâcheuse.

Le vrai bien est une ame pure,
Le vrai bonheur est de s'aimer.

Ce sont là des maximes qui vous sont familières, M. Winston, et j'aime à les répéter....

WINSTON.

Bien, mon ami, je gage que c'est ainsi que vous pensez.... C'était aussi de la sorte que raisonnait la mère de Laurence.... Mais, je me souviens que vous n'étiez pas seul, et l'on cherche peut-être après vous ? (*Ils se lèvent*).

LAURENCE.

Mon père, je n'ai point entendu le son du cor....

FRÉDÉRICK.

En effet, si mon père était inquiet, il ferait sonner le rappel.

WINSTON.

A propos de votre père... Savez vous que je vous en veux..

Le plaisir de vous voir m'avait fait oublier les reproches que j'ai à vous faire.

FRÉDÉRICK.

voulez-vous dire ?....

WINSTON.

C'est aujourd'hui ma première sortie depuis trois mois, et j'ai appris que vous êtes fils du nouveau propriétaire de ce château situé au pied du Mont-César, et non celui d'un habitant de la ville voisine, comme vous me l'aviez dit.

LAURENCE.

Gertrude et moi, le savions, mon père . . . .

GERTRUDE.

Il est vrai qu'il nous en a fait l'aveu. . . .

WINSTON.

Pourquoi ce mystère avec moi ? . . . .

GERTRUDE.

Il avait exigé de nous le secret. . . .

WINSTON.

Jeune homme, lorsqu'il y a trois mois, vous me sauvâtes la vie, votre délicatesse venait d'une ame belle et généreuse, mais vous ne pouvez plus long-tems me dérober la famille de mon bienfaiteur.... J'irai demain féliciter M. d'Amécourt d'avoir le bonheur de posséder un fils tel que vous. . . .

FRÉDÉRICK,

De grâce, si telle est votre volonté, demeurez encore quelques jours, et je vous accompagnerai moi-même.... Mon père a acquis ce château pour se raprocher du baron d'Elwinck dont la terre est à deux mille d'ici.... Mon père. riche maintenant, se souviendra, en vous voyant, qu'il fut monsieur Heneberg.

WINSTON, *avec surprise.*

Heneberg ! dites-vous ?....

FRÉDÉRICK.

Oui, pourquoi cet étonnement ?....

WINSTON.

Qui fut, (*à part*) Dieu sait comment, (*haut*) directeur des vivres à l'armée des princes d'Allemagne ?

FRÉDÉRIC.

Justement....

WINSTON, *à part.*

Et il ignore que je suis en ce lieu ! (*haut*) Frédérick, vous êtes digne de ma confiance ; Gertrude, ma fille, retirez-vous ; j'ai à lui parler.

LAURENCE.

Oui, mon père.... (*à Gertrude*) ô mon Dieu ! qu'il a l'air agité ! que va-t-il lui dire ? . . . .

(*Laurence salue Frédéric pendant que Winston semble se recueillir. Gertrude emmène Laurence*).

SCÈNE V.

WINSTON, FRÉDÉRICK.

WINSTON.

Il est donc vrai que la vertu peut naître du vice !.... mon ami, je devrais peut-être me taire !.... Quoi ! vous le fils d'Heneberg ?.... Pardonnez, je ne puis vous parler en bien de votre père, et je vous dois la vie.... Quelle pénible situation . . . .

FRÉDÉRIC.

Quelques soient les torts de mon père, je me sens le courage de vous entendre . . . . vous êtes un honnête homme, et je n'attends de vous que la vérité : hâtez-vous donc de m'instruire . . . .

(*Laurence reparait, et se glisse le long des arbres pour écouter*).

WINSTON.

Il m'en coûte de vous affliger.... Sachez donc qu'ayant mérité d'être élevé au grade d'officier dans les combats que nous eûmes à soutenir contre le grand Turenne, je fus aimé de Marie de Gonzalve, fille d'un négociant de Bonn ; elle était jolie et vertueuse . . . . Votre père la vit, et chercha à me l'enlever . . . il y employa toutes sortes de stratagêmes, ce fut en vain . . . . Déjà j'étais heureux époux ; les jours de plaisir qui s'écoulèrent furent de courte durée . . . . J'eus à me défendre contre des lâches aggresseurs que votre père avait armé . . . Je fus vainqueur, mais vainqueur malheureux . . . . Votre père, abusant de son crédit, voulut me faire arrêter.... Prévenu assez à tems, je m'en fuis dans cet asile, où un ami m'amena ma tendre épouse, après l'avoir délivrée de la prison où l'avait fait conduire votre père, sous l'infame prétexte de complicité . . . . Elle était enceinte ; je tremblais pour ses jours . . . . Hèlas ! elle ne survécût que peu de mois a tant d'affliction et d'infortunes ; elle perdit la vie en la donnant a Laurence . . . . Gertrude a pris soin de cette fille chérie, et n'a jamais voulu nous quitter . . . . Accablé du poids de mes malheurs, je ne cherchai que la sollitude . . . . Laurence seule m'occupait dans la nature ; son éducation a fixé mes soins paternels ; ses caresses enfantines, ensuite sa tendresse ont adouci mes cruels chagrins.

FRÉDÉRICK, *à part.*

Que je souffre ! . . . . (*haut*) continuez, je vous prie . . . .

WINSTON.

Votre père, furieux de nous savoir échappés à sa jalouse rage, accabla de sa fureur la famille de mon épouse . . .

Du fond de ma retraite j'élevai pourtant la voix contre ces actes d'iniquités ; mais, mon persécuteur impuni est resté triomphant . . . . Ah ! Frédérick, ne croyez pas que je me sois plains pour exciter votre générosité pour moi ni votrehaine contre un père . . . . (*Laurence se retire*).

FRÉDÉRICK.

Que viens-je d'entendre ?.. je ne puis vous exprimer tout ce que je ressens.... Je connais vos malheurs, je saurai tout employer pour les faire cesser....

WINSTON.

Veuillez garder ce secret, et ne rien faire sans avoir reçu de mes nouvelles.... Au nom de votre bon cœur et de ma tranquillité, j'exige de vous cette promesse....

FRÉDÉRICK.

Eh bien ! soyez satisfait ; je vous engage ma parole d'honneur pour vous assurer de ma discrétion....

WINSTON, *lui tendant la main.*

Adieu, brave jeune homme.... adieu, Frédérick.... dans peu vous me connaîtrez mieux....

Au moment où Winston tend la main à Frédérick, Gerback parait dans le fond du Théâtre, et observe Winston avec étonnement, il se retire en même tems que Winston.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul et consterné.*

Et le ciel a permis que le sang d'Heneberg coulât dans mes veines !.... Ah ! mon père, mon père !.... quelle douleur m'a causée ce récit.... Infortunée Laurence.... (*On entend le son du cor*). La chasse s'avance de ce côté ; reprenons, s'il se peut, un air plus calme.

SCENE VII.

HENEBERG, FRÉDÉRICK, GERBACK, *suite des chasseurs*, HUTIN, *en avant de la suite.*

HENEBERG.

Quoi ! vous ici, mon fils, ?.... et vous nous avez quitté sans nous prévenir ; .... je craignois que par quelqu'imprudence vous ne fussiez tombé au pouvoir des brigands qui infestent ces contrées....

FRÉDÉRICK.

Ces clairiéres, cette vallée romantique, m'ont paru agréables, et j'y suis venu prendre du repos.... J'allais vous rejoindre....

HENEBERG, *l'observant.*

Vous causiez avec quelqu'un....

GERBACK, *avec mystère.*

Oui, j'ai vu un homme avec Monsieur ; c'est sans doute un garde de la forêt ?

FRÉDÉRICK, *regardant Gerback.*

Cela est possible, oui....

HENEBERG.

Il demeure ?....

GERBACK.

Là . . . . (*Montrant la Chaumière*).

HENEBERG.

Un autre jour je ferai connaissance avec lui . . . . Mon fils, je viens de passer chez le baron, j'aurai désiré que vous y fussiez venu. . . N'importe, tout vient d'être conclu. . . Demain vous serez l'époux d'Eudoxie, sa fille . . . . elle est belle, et ne pourra que vous plaire . . . . Vous voyez que j'ai fait choix d'une personne qui vous apporte une grande fortune : le baron, en faveur de ce mariage, vous passe tous ses biens, et par conséquent votre bonheur est assuré . . . . Mais pourquoi gardez-vous le silence ? . . . ,
(*Gerback circule du coté de la maison, et semble parler aux chasseurs*).

FRÉDÉRICK.

Cette nouvelle inattendue cause toute ma surprise. . . . Je conviens qu'Eudoxie est jeune et aimable ; mais vous ne m'aviez pas prévenu de vos intentions . . . . (*A part*), fatale confidence ! . . . .

HENEBERG.

Il n'en était pas nécessaire. . . . Je vous allie à une maison qui a du crédit et de la fortune. . . . Son ton n'est pas celui du grand monde ; mais où il y a de la richesse, les défauts ne sont ridiculisés que par les sots . . . . Ainsi, trève de réflexions ; je veux que demain mon projet soit exécuté. . . . Soyez prêt à me suivre au moment de mon départ....

FRÉDÉRICK.

Vos discours frappent mes esprits du plus grand étonnement. .. Si vous m'aimez, pourquoi cette précipitation dans une affaire dont dépend le sort du reste de mes jours. . . Laissez-moi le tems, au moins, de consulter mon cœur, et de fixer mes idées....

HENEBERG.

A quoi bon ? .... ne connaissez-vous pas Eudoxie ?....

FRÉDÉRICK.

Il est vrai ; mais si elle n'a pas elle-même été consultée, qui sait de quel œil, elle me verra ?....

HENEBERG.

Parbleu ! ne faut-il pas suivre le caprice d'une fille quand on veut la marier ?.... Elle doit prendre l'époux que ses parens lui choisissent, les lois de la société lui dictent cette obéissance ; c'est ensuite au mari à savoir diriger la conduite de sa femme, selon son caractère et ses vues.... Vous connaissez les miennes, songez à m'obéir, ou craignez mon ressentiment....

FRÉDÉRICK (*à part*).

Ne heurtons pas son caractère impérieux, et songeons d'abord à gagner du tems....

HENEBERG.

Retournez au château avec les gens de la chasse, je vous suivrai de près....

FRÉDÉRICK.

J'obéis, (*à part*), sans trop nous éloigner observons leurs mouvemens....

HENEBERG.

Toi, Gerback, demeure....

SCÈNE VIII.

HENEBERG, GERBACK.

HENEBERG.

Tu l'as vû rentrer dans cette Chaumière, dis-tu ?....

GERBACK.

C'est bien lui, j'en suis certain ...

HENEBERG.

Et la mort ne m'en a point délivré !....

GERBACK.

Vous m'en voyez stupéfait.... Il faut qu'un miracle.... Ou que le diable s'en soit mêlé....

HENEBERG.

Frédérick lui a-t-il parlé long-tems ?

GERBACK.

Je l'ignore; mais il y a lieu de croire que leur conservation n'a été qu'une suite de l'habitude qu'a M. votre fils, d'interroger les paysans qu'il rencontre....

HENEBERG.

Je le pense de même; cependant il faut s'en méfier...

GERBACK.

Si je n'étais persuadé qu'il ne m'aime point; je soupçonnerais quelque mystère dans la réplique équivoque qu'il m'a faite....

HENEBERG.

Au surplus, songez à me servir avec zèle.... Tu sais comme je récompense ? et comme je sais me venger ?.... Si tu me trahissais jamais....

GERBACK.

Ce doute m'est injurieux. . . . . . Mon intérêt et ma vie en dépendent.... Voilà vos garans.

HENEBERG.

Il s'agit maintenant de prévenir l'effet du rescrit de l'Empereur.

GERBACK.

J'entends.... Demain vous ne le craindrez plus....

HENEBERG.

De la prudence ! . . . . Gardons que Frédérick . . . . J'entends du bruit . . . . Retournons au château pour méditer notre plan, et régler son exécution ... (*Ils sortent par le fond du côté opposé à la Chaumière*).

SCÈNE IX.

WINSTON, LAURENCE, GERTRUDE.

WINSTON.

Je vois que mes soupçons n'étaient que trop fondés. (*A Laurence*), ton aveu, ma fille, m'est un sûr garant de ton innocence . . . . Frédérick a dû trouver place dans ton cœur; il le méritait . . . . . Toutes fois le parti que j'ai pris est irrévocable . . . . Crois, ma chère enfant, que j'ai des raisons bien puissantes pour t'éloigner d'ici . . . . Le mal n'est point irréparable : Je n'exige point l'oubli entier de Frédérick, pourtant ce serait une folie d'espérer que tu fusses jamais son épouse.

LAURENCE.

Pardon, mon père, mais en confiant votre secret à Frédérick, je n'ai pu me défendre d'en écouter le récit, et . . .

WINSTON.

Ma fille! . . . Ce n'est pas l'instant de me plaindre de votre indiscrétion; c'est une raison de plus pour vous éloi- sur-le-champ . . . . Je rentre pour revenir bientôt. . . . Vous, Gertrude, vous savez mes intentions et ce que vous devez faire . . . .

SCÈNE X.

LAURENCE, GERTRUDE.

LAURENCE.

Ah ! Gertrude ! nous allons donc nous séparer, pour toujours, peut-être . . . . A mon tour, voilà le malheur qui commence à me poursuivre . . . .

GERTRUDE.

Votre éloignement ne sera pas long; votre père vous aime; vous savez que ce n'est point un vain caprice qui le détermine . . . . Vous pleurez, Laurence ? . . . En vérité, je crois que je vais pleurer aussi . . . .

LAURENCE.

Et Frédérick, que va-t-il penser ? quand il me saura partie ? . . . . Il croira que je ne l'aime plus . . . . Il viendra demain,... Oh ! dis lui bien que je l'aime et pour la vie . . . .

SCÈNE XI.

Les Précédens, WINSTON.

WINSTON.

Allons; Laurence, embrasse Gertrude, et partons. . . .

LAURENCE.

air :

Pour moi, plus de bonheur,
Au printems de ma vie :
Amour ! tu causas mon malheur,
Sors de mon ame asservie
Mais Frédérick existe encor ;
Mon cœur pour lui ne peut se taire !
Je l'aimerai jusqu'à la mort..
En chérissant toujours mon père.

Ici Winston marque de l'impatience et Laurence l'appaise.

TRIO FINAL.

WINSTON.

Ton père a des droits sur ton cœur ;
Ma fille, allons, point de faiblesse.
Tu peux espérer le bonheur,
Si Dieu protège ma vieillesse.

LAURENCE.

Ce départ cause ma douleur ;
Dieu ! prends pitié de ma misère !
Mon père a déchiré mon cœur,
Il me faut gémir et me taire.

GERTRUDE.

Ah ! préserves-la du malheur !
O ciel que j'invoque sans cesse !
Elle a des droits à ta faveur,
Par ses vertus, par sa sagesse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin en fleurs. D'un côté, la facade d'une aîle du château du baron. Au fond, une grille, bordant une terrasse extérieure. Des guirlandes sont suspendues aux arbres. Plusieurs sièges.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELWINCK, EUDOXIE, HUTIN.

(*Hutin parait parcourir le jardin et arranger le décor.*)

EUDOXIE.

Non, mon père, je vous le répete, il m'est impossible de consentir à épouser Frédérick.

DELWINCK.

Ma fille, ton obstination est impardonnable ; réfléchis que j'ai engagé ma parole d'honneur à un ancien ami, et que je dois la tenir.... Mon Eudoxie, toi que j'aime ! veux-tu donc empoisonner par le chagrin le reste de mes jours ?

EUDOXIE.

A Dieu ne plaise, mon honoré père, qui mieux que vous mérite mon respect et ma soumission ? Je n'oublie pas tous les droits que vous avez à ma reconnaissance, mais pourquoi vous être engagé si facilement à conclure le mariage de votre chère Eudoxie, contre son gré ? songez aux tourmens que vous me préparez ?...

DELWINCK.

Ce diable d'homme a pris un tel ascendant sur moi, que je ne peux lui rien refuser.... et puis, sais-tu que Frédérick me plait beaucoup !... sa physionomie a je ne sais quoi qui

m'attache.... oui, c'est un charmant garçon; et l'aimeras aussi j'en suis sûr.... Vois-le, entends-le et examines bien ton cœur,

EUDOXIE.

Je ne vous dissimulerai pas que je l'estime ; que je le vois même avec autant de plaisir, que j'éprouve de peine à voir M. d'Amécourt, son père....

DELWINCK.

Ton antipathie est injuste. Je conviens qu'il a des manières un peu hautaines; c'est le fréquentation de la cour qui lui a donné ce ton; du reste, c'est un homme estimable et mon véritable ami.... Allons, promets-moi d'écouter Frédérick, de faire tes efforts, pour remplir mon attente.... En faveur de ta complaisance, j'engagerai mon ami à différer de quelques jours la cérémonie.... Tu me le promets, n'est-ce pas ?

EUDOXIE.

Je me croirais indigne de vos bontés, si je n'essayais de faire tout ce qui sera en moi, pour vous plaire ...

DELWINCK.

Bien, ma chère amie, allons, de la gaieté; je vais donner quelques ordres; fais en sorte que ton père, ton ami, soit heureux de ton bonheur. (*il lui baise le front*).

SCÈNE II.

EUDOXIE, HUTIN.

EUDOXIE.

Hutin !

HUTIN.

Mam'selle.

EUDOXIE.

Tu m'assures que ma lettre est partie hier matin ?

HUTIN.

O mon dieu oui ! et pour preuve, c'est qu' François, vous savez ben l' jardinier, comme j'li remettions, il l'a retournée, et y a dit comm' ça qu' c'était pour M. Volmard, et que....

EUDOXIE.

Et qu'il faut se taire, et n'en rien dire à personne....

HUTIN.

Soyez tranquil', mam'selle ; si j'*devisons* un peu, c'est parce que vous nous faites parler ; et quoiqu'on dise que j' somm' un peu bavard, j'savons pourtant ben avoir un secret tout comme un autre....

EUDOXIE.

C'est assez, retire toi.

HUTIN.

Oui mam'selle, et puis, d'ailleurs, j'vois venir M. Frédérick qui, sûrement, n'a pas besoin de moi pour vous parler. . . .

SCENE III.

EUDOXIE, FREDERICK (*en bonne tenue*).

FRÉDÉRICK (*saluant*).

Je suis envoyé près de vous, mademoiselle, par mon père et le vôtre.... Il me serait bien doux de pouvoir remplir les vœux de nos parens, d'être traité favorablement par vous et de vous aimer ! ah ! quiconque a le cœur libre, doit connaître l'amour, dès qu'il vous connaît.

EUDOXIE.

Monsieur, ce compliment....

FRÉDÉRICK.

Vous est bien dû....

EUDOXIE.

Notre union convenue.....

FRÉDÉRICK.

L'a été, je le vois, sans notre participation....

EUDOXIE.

Vos bonnes qualités suffiraient pour obtenir ma main et mon cœur.... (*A part*), Cruel embarras...

FRÉDÉRICK.

Vous vous troublez, Eudoxie.... Ah, de grace, ne me cachez pas ce qui se passe dans votre ame.... Frédérick est digne de votre confiance.

EUDOXIE.

Dites-moi vrai . . . Serais-je aimée de vous ?

FRÉDÉRICK.

Puis-je dire que non ?

EUDOXIE.

Ce n'est pas répondre . . . dissipez mon incertitude. . . On veut que je sois votre épouse. . .

FREDERICK.

C'est la volonté de nos parens. . . Y consentez-vous ?

EUDOXIE.

Frédérick, ne m'en voulez pas, je vous estime assez pour vous dire la vérité . . . . Je ne puis qu'encourir votre disgrace, si ce que je vais vous dire contrariait nos vues. . . . mon cœur n'est plus à moi.

FREDERICK (*vivement*).

Et un autre a le bonheur de le posséder . . .

EUDOXIE (*hésitant*).

Oui. . .

FREDERICK (*à part*).

Ciel ! je te rends grace . . . de quel poids mon cœur est soulagé ! . . .

EUDOXIE.

Qu'avez-vous ? . . . cette agitation . . .

FREDERICK.

Oh, elle n'a rien qui puisse vous inquiéter, et vous me voyez tout prêt à faire ce qui pourra vous être agréable.... Je ne puis vouloir régner sur un cœur qui ne m'appartiendrait pas....

EUDOXIE

Le calme renaît dans mon ame! tant de générosité!..

FRÉDÉRIC.

Ne mérite aucune reconnaissance; mais comment nous y prendre pour rompre cet hymen?

EUDOXIE.

Je ne sais que résoudre. *Ils semblent tous deux réfléchir.*

SCÈNE IV.

Les précédens, HUTIN.

HUTIN, *accourant.*

Ouf! ah mon Dieu! quel tourment!...

EUDOXIE.

Que t'arrive-t-il, mon garçon?

HUTIN.

Une lett', mamselle, qu'on vient de remett', pour me la remett', afin que j' la remett'

EUDOXIE.

A qui? à moi?

HUTIN.

Eh non, c'est pour M. Frédérick, qu'est-là; parce qu'on a su qu'il était ici, et c'est une vieille qui a voulu qu'on la remississe à lui-même.

FRÉDÉRICK.

Qui peut m'écrire en ce moment? donnes.... Vous permettez. *Il parcourt la lettre.*

HUTIN.

J' m'en r'tourne, car j'avons tant de choses à faire.... Y m' f'ront perd' la tête.... C'est que j' dis, j' vous soigne ça supérieurement.... Mon dieu qu' c'est un' chose terrib' que d'apprêter un' noce.... N' vous dérangez pas, non, j' m sauve.

SCÈNE V.

EUDOXIE, FRÉDÉRICK.

FRÉDÉRICK.

Que vois-je! Winston et Laurence ont disparus! Suis-je assez malheureux!... Ah! mademoiselle, pardonnez, si j'ai un moment dissimulé; ne me sachez aucun gré du sacrifice; lisez et connaissez aussi mon secret....

Delwinck et Heneberg entrent par le fond et s'avancent lentement.

SCENE VI.

Les précédens, DELWINCK, HENEBERG.

DELWINCK.

Tenez, mon ami, comme je vous le disais, les voilà ensemble ; m'en croyez-vous, à présent, hem ?

HENEBERG.

Ma foi, je me rends ; ils me paraissent d'accord, et j'en suis charmé.

DELWINCK.

Alors, plus de difficultés, tout va aller le mieux du monde.

EUDOXIE, *les appercevant.*

M. d'Amécourt !... Tout est perdu !

DELWINCK.

Eh bien, ma chère fille, tu es fachée d'être surprise en tête-à-tête . . . Allons, allons, point de rancune . . . tantôt vous vous direz le reste.

FRÉDÉRICK.

Monsieur . . . .

DELWINCK.

Bien, mon fils, car tu le seras ; aime, aime bien mon Eudoxie.... Il me rappelle mon Hyppolite !... Ah ! s'il existait à cet âge . . .

HENEBERG.

Allons, mon ami, laissons les morts en paix; Frédérick tiendra sa place, et vous donnera toute satisfaction. *a part.* Je saurai mettre fin à tes souvenirs.

EUDOXIE.

Mon père, écoutez-moi . . .

DELWINCK.

C'est bon, c'est bon. (*il remonte et fait un signal*).

SCÈNE VII.

Les précédens, GERTRUDE, HUTIN, villageois et villageoises, GERBACK.

HUTIN.

Place, place, v'là tous les jeunes villageois et villageoises de village qui me suivont. Entrez, paysans.

Les Villageois et Villageoises entrent en dansant ; Gertrude profite de la foule pour s'introduire. Delwinck et Heneberg se rangent d'un côté de scène Gerback près d'eux ; Frederick et Eudoxi de l'autre côté. Tandis qu'Hutin chante, les Villageois présentent leurs bouquets des deux côtes ; Frederick apperçoit Gertrude, il l'appelle et semble l'instruire de ses intentions et la présente à Eudoxie.

GERBACK, *bas à Heneberg.*

Toutes nos mesures sont prises.... Nos gens sont en campagne, et j'espère que vos ordres seront bientôt exécutés.

HENEBERG.

Bien.... J'étais impatient de te voir arriver.

DELWINCK.

Que dit-il ?

HENEBERG.

Qu'il a rempli mes ordres, et qu'il y a lieu d'espérer que tout ira bien. *à part, à Gerback.* Retournes, surveilles, afin d'éviter toute méprise de la part de nos gens, et de parer aux évènemens imprévus.

GERBACK *haut.*

Reposez-vous sur ma vigilance.

HUTIN.

Ecoutez tous, v'là des couplets du maitre d'école qu'est dans sa chambre, au coin d' son feu, qui boîte, et n' peut pas v'nir en personn'... O dam', c'est qu' c'est un savant pour les chansons, *il chante.* *Air :*

Le rossignol dans ce boccage,
Et son amante, tous les jours,
Ne font du bruit dans leur ménage
Que pour gazouiller leurs amours.

Amans, au printems de la vie,
Jouissez des plaisirs du cœur;
Ménagez sa tendre folie,
C'est la leçon du vrai bonheur.

Le Zéphir s'ouvre le feuillage,
Il ranime ce couple heureux;
Si l'aquillon vient et ravage,
Ils font retraite en d'autres lieux.
Amans, au printems etc.

Le rossignol toujours fidelle,
Ne chante que pour sa moitié ;
Il ne peut se séparer d'elle,
C'est par l'amour qu'il est lié.
Amans, au printems etc.

Eh ben n' v'la ti pas que.... J'ons oublié le reste.... C'est égal.... Dansez toujours, vous autres, ça va m' tirer d'embarras. . . (*Ballet*). *On reprend le refrein.* (*Après quelque tems on entend deux coups de feu dans le lointain, la danse s'arrête, chacun regarde avec inquiétude*).

DELWINCK.

Hutin, qu'est-ce que j'entends ?

HENEBERG (*à part*).

Bon, mes ordres sont exécutés...

HUTIN, (*après avoir parcouru la scène*).

Je n' vois rien, c'est sans doute queuque-z-uns de nos camarades qui chassent dans l' parc....

DELWINCK.

Je l'ai défendu expressément ; vas faire connaître mes intentions....

HUTIN.

Oui, Monsieur, j' vas voir tout cela....

DELWINCK (*aux Villageois*).

Continuez, bonnes gens.... (*La danse continue*), (*peu après on entend du bruit au dehors, la danse s'arrête, le bruit redouble....*) Que signifie ce tumulte ?.... Serions-nous attaqués par les brigands du Mont-César ?....

FRÉDÊRICK, (*vivement, et tirant son épée*).

Permettez-moi, monsieur le baron, de m'assurer de ce qui se passe, et comptez sur mon bras et mon courage. . . . Je

vais, si cela est nécessaire, assembler tous nos gens, les joindre à vos soldats, et je vous réponds de faire repentir de leur insolente audace les téméraires qui osent venir vous attaquer.

(*Il sort, Gertrude le suit; tandis que Gerback arrive par le côté opposé sur la terrasse.... Les danseurs se partagent de chaque côté de la scène : le jour diminue*).

SCÈNE VIII.

GERBACK, les Précédens, excepté *Frédérick et Gertrude*.

HENEBERG, (*feignant de l'étonnement*).

Hé bien ! déjà de retour ? que t'est-il arrivé, Gerback ?...

GERBACK.

Rassurez-vous, messieurs, il n'y a que moi qui ai couru quelques dangers. . . . (*A Heneberg*). Tout va bien. . . . (*Haut*). Ce sont des brigands qui m'ont attaqué sur la route qui conduit à la ville, où j'allais chercher ce que m'avait demandé M. d'Amécourt. . . . Mais, bien secouru par des braves, nous avons fait deux prisonniers.

DELWINCK.

Ventrebleu ! qu'on les amène, et j'en ferai justice....

HENEBERG, (*bas à Gerback*).

Occupez Frédérick d'un autre côté, évitez sur-tout qu'il ne voie les prisonniers.

GERBACK, (*bas*).

Soyez tranquille. (*Il sort vivement*).

SCÈNE IX.

Les Précédens, *excepté Gerback*. HUTIN, WINSTON ET LAURENCE *enchaînés*. Gardes.

(*Winston et Laurence enchaînés sont conduits par des Gardes*).

On leur ôte le bandeau qu'ils ont sur les yeux.

HUTIN.

Les v'là, les v'là, il n'y a pus rien à craindre, on dit comme ça que ce sont des voleurs de grands ch'mins ; mais y sont ben enchaînés.... On voulait les mettre tout de suite en prison ; mais moi, j' dis, j'ai voulu qu'on vous les fasse voir ; ça fait toujours une curiosité satisfaite.... (*Il va à Winston qui le repousse par un regard*).

HENEBERG.

A quoi donc a pensé Gerback, en les laissant conduire en ce lieu.... N'importe, il faut tirer parti de ce contre-tems.

EUDOXIE.

Ciel ! une femme est une des coupables !.... Cela est-il bien possible ?....

DELWINCK.

Approchez, malheureux !...

WINSTON.

Oui, car après ce qui m'arrive, la coupe du malheur doit être épuisée pour moi.... De grace, messieurs, s'il vous reste encore quelques sentimens d'humanité, détachez les fers de ma fille, je vous en suplie ; elle est digne de la commisération des âmes sensibles....

LAURENCE.

Non, s'il faut qu'un de nous deux porte des fers, faites tomber ceux de mon père ; messieurs, ne soyez point sourds à ma prière....

(*Eudoxie va près d'elle, et lui donne des consolations.*)

WINSTON.

Calmes-toi, ô mon unique amie ! C'est ta tendresse pour moi qui te rends si courageuse, tes forces trahiraient ta vertu . . . .

DELWINCK, *à Heneberg.*

Mon ami, ce n'est pas là le langage des brigands . . . .

HENEBERG, (*à Delwinck*).

Gardez-vous de vous laisser séduire.... Ils sont pris, ils vont vous donner du pathétique. . . . Personne plus que ces ê tres-là ne sait mieux débiter des préceptes de morale. . . .

WINSTON.

Messieurs, cessez de repaître vos yeux du spectacle de notre douleur, depuis la moitié du jour, les nôtres ont été couverts d'un bandeau placé par des mains scélérates, pour nous cacher sans doute leur marche. . . . Au fait, que me veut-on ? Devant qui sommes-nous ? . . . . Et quel sort me prépare-t-on ? . . . . Suis-je dans un repaire de brigands ? (*A part*) Heneberg, Serait-ce de tes coups! . . . .

DELWINCK.

D'un repaire de brigands ? . . . . Prisonnier, cessez ce langage, et gardez ces épithètes pour vos pareils. . . . Vous êtes accusé de faire cause commune avec une troupe de malfaiteurs... Je ne puis vous interroger en ce moment.. Je dois m'assurer de vos personnes.... Si vous êtes innocens, comptez que la liberté vous sera rendue sans délai.... Si les préventions sont trop fortes. je ne pourrai me dispenser de vous faire comparaître devant un tribunal. . . .

WINSTON.

Vous parlez de justice.... d'un tribunal ! Pardon, monsieur, de mon emportement ; mais vous avez été vous-meme induit en erreur, et les dénominations odieuses que vous m'avez prodiguées, n'appartiennent qu'à ceux au pouvoir desquels nous sommes tombés : dans peu vous en serez convaincu....

HENEBERG, (*au Baron*).

Eh ! quoi, mon cher ami prolongerez-vous plus longtems cet entretien avec un criminel ?....

DELWINCK.

Eh, n'est-ce pas un homme ? Si je suis revêtu d'un grand pouvoir, ce n'est que pour rendre justice. Mais je vais donner des ordres.

HENEBERG.

Hâtez-vous donc, et terminons....

EUDOXIE.

Ah ! mon père, souffrez que je vous supplie qu'on leur ôte au moins leurs fers....

DELWINCK.

Je voudrais te satisfaire, mais mon devoir m'oblige à prendre des mesures sévères....

SCÈNE X.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE, (*paraissant toute éssoufflée*).

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que viens-je d'apprendre ?....., Un vieillard, une jeune fille !.... Est-ce un rêve ?..... Quoi, vous mes bons amis ! . . . . C'est vous qu'on maltraite de la sorte ! . . . . . Monsieur le Baron, mademoiselle, ils sont innocens de tout ce qu'on peut leur reprocher..... Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré ! Ecoutez-moi ? . . . . Ah mon Dieu !..... Où est monsieur Frédérick ? . . . . Où est le plus honnête des hommes ? . . . . Oui, monsieur le baron, il nous connait, lui... . Eutendez-le....... J'atteste son témoignage...... Sacrifiez-moi, si vous voulez ; mais qu'ils soient libres. . . . . Quoi, la vertu dans les fers, que ferez-vous donc aux scélérats. . . . .

WINSTON.

Ma bonne Gertrude, ton dévouement nous perd. . . :

LAURENCE *embrassant Gertrude*.

Trop généreuse nourrice ! . . .

GERTRUDE.

Je la tiens sur mon cœur ! quel est le barbare qui osera l'en arracher ? . . . Oui, je l'ai nourrie sur mon sein ; malheur à qui ne la respecterait pas

DELWINCK.

Calmez ces transports . . . bonne femme . . .

EUDOXIE.

Combien j'admire cet élan sublime ! (*A Laurence*) : Ah ! mademoiselle, comptez sur tous mes soins. . . .

HENEBERG *en colère*.

Que l'on fasse retirer cette femme insensée . . . Ne voyez-vous pas, baron, de quel manége adroit sont capables ces sortes de gens ! . . .

WINSTON.

Je t'entends enfin, Heneberg, ou d'Amécourt, car ton

changement de nom n'a point changé ton individu, et tout est expliqué. Pour moi . . . oui, il est ici un grand criminel . . .

GERTRUDE.

Et ce criminel . . . le voilà . . . (*montrant Heneberg qui devient furieux*).

LAURENCE.

Imprudente ! oublies-tu que nous sommes en son pouvoir ?

GERTRUDE.

Oubliez-vous que Frédérick est votre protecteur ?

EUDOXIE.

Et me croyez-vous insensible à vos malheurs ?...

HENEBERG.

Vous les entendez, baron ; vous permettez que votre ami soit insulté, outragé par de tels êtres, et que votre fille s'appitoye sur leur sort ? point de faiblesse, ou je ne réponds pas de mon juste courroux. . . .

DELWINCK (*à part*).

Il y a dans tout ceci un mystère d'iniquité qui est impénétrable pour moi. . . Concilions d'abord l'humanité avec ce que la prudence exige.

HENEBERG.

Qu'ordonnez-vous, baron ?

DELWINCK.

Gardes ! qu'on leur ôte leurs fers. Conduisez monsieur et mademoiselle dans la tourelle qui domine le parc ; qu'ils y soient gardés avec le plus grand soin, et cependant avec tous les ménagemens dus au malheur. Vous m'en répondez tous (*il regarde tout le monde*). Quant à cette femme, qu'elle soit gardée à vue dans le château, jusqu'à nouvel ordre . . . Obéissez . . . .

(*Heneberg témoigne sa satisfaction au baron, croyant triompher. Eudoxie se tient près de Laurence ; Gertrude presse Winston dans ses bras et lui témoigne toute son amitié . . . . Les Gardes s'approchent de Winston et de Laurence, et veulent les entraîner*).

(*Plusieurs grouppes et tableau général*).

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'entrée du parc du baron. D'un côté une tour, au pied de laquelle est un banc de gazon, formant la berme du fossé ; de l'autre côté, des cavités, des ravins que creusent la chûte des eaux ; différens arbres et arbustes. Il fait nuit, mais un beau clair de lune.

SCÈNE PREMIERE.

(*Un factionnaire est au pied de la tour; quatre hommes armés arrivent, relèvent la sentinelle et posent Hutin à sa place*).

HENEBERG, GERBACK.

(*Heneberg fait signe au détachement de se retirer*).

HENEBERG.

Eh bien, Gerback, qu'as-tu fait de Frédérick ?

GERBACK.

Je l'ai joint, comme vous le savez, au sortir du jardin.... Profitant de son ardeur, je lui ai proposé de nous faire accompagner par les soldats de l'électeur, de faire une battue dans le parc et aux environs des métairies, lui promettant de le bien seconder. Comme il sait que je ne suis pas poltron, mon dévouement lui a plu, il a accepté, et je l'ai vu brûlant du désir de rencontrer ce que je savais bien ne pas exister. Après une assez longue course, nous sommes entrés chez un des fermiers du baron pour nous rafraîchir . . . Satisfait de mon zèle, il m'envoie, afin de vous instruire de nos démarches, et pour demander ses ordres au baron.

HENEBERG.

Les ordres du baron ! Je le tiens donc, ce Winston, et cette fois, Gerback, il ne m'échappera pas . . . Cependant les soins du baron, pour recueillir les détails de cette arrestation, me tourmentent un peu.

GERBACK.

Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez d'empire sur son esprit pour le faire consentir aux mesures que vous lui proposerez ?

HENEBERG.

J'y comptais aussi beaucoup; mais il hésite et délibère, réfléchissant alors à l'espèce d'intérêt que lui ont inspiré ces deux personnages. Je lui ai dit que je voyais à regret que cet événement fût venu troubler notre fête; que, pour tout concilier, j'allais écrire au secrétaire du ministre de l'électeur, qui ferait réléguer ces individus au fond d'une prison d'état; en conséquence, je l'ai prié d'ordonner que les prisonniers partissent cette nuit même . . . mais il a différé leur départ jusques dans le courant de la matinée.

GERBACK.

Y pensez-vous, monsieur ? Et leurs révélations !

HENEBERG.

Eh ! crois-tu que je m'expose à courir les risques de voir encore une fois ma vengeance trahie ? Le baron n'en a déjà que trop entendu, lorsque cet imbécille de Hutin conduisit hier Winston devant lui. Dans ce que j'ai proposé au baron,

je n'ai voulu que lui faire prendre le change : voici le moyen que j'ai imaginé pour nous délivrer de nos ennemis, et pour l'exécution duquel j'ai besoin de toute ton adresse et de ton activité. Tu m'as dit qu'il existait une communication entre le château et cette tour. . . :

GERBACK.

Je l'ai quelquefois parcourue ; le hasard me la fit découvrir, et je ne pense pas qu'elle soit fréquentée ; peut-être même n'est-elle connue que de moi.

HENEBERG.

Hé bien, que les trois hommes que nous avons amenés et que l'or nous a vendus, guidés par toi, s'y introduisent ; qu'ils y portent assez de matières combustibles pour mettre le feu a la tour en plusieurs endroits; tu leur donneras la consigne, lorsque l'horloge du château sonnera quatre heures, d'allumer une traînée de poudre qui embrâsera le lieu qu'habitent nos plus mortels ennemis. Il ne serait peut-être pas inutile qu'une . . . (*il lui parle bas*).

GERBACK.

Je vous entends . . . j'y pourvoirai.

HENEBERG.

Tu conçois qu'à cette heure, les secours ne pourront être assez prompts . . .

GERBACK.

A merveille ! Winston et sa fille seront seuls soupçonnés d'avoir voulu échapper aux recherches de la justice. . . .

HENEBERG.

Précisément.

GERBACK.

J'aurai soin que nos hommes ne soient pas eux-mêmes victimes . . .

HENEBERG.

Garde t'en bien; notre secret entre les mains de tels scélérats ne serait point en sûreté. Qu'ils meurent avec eux, et que la porte de l'issue dont tu leur laisseras la clef, fermée à l'extérieur . . .

GERBACK.

Vous avez raison; bien instruit de vos desseins, je réponds de tout.

HENEBERG.

Dans deux heures, j'aurai donc la satisfaction d'entendre sonner celle de la mort de ce Winston et de sa fille. . . . Vas tout disposer pour remplir mes ordres.

GERBACK.

J'y cours, (*revenant*), mais cette vieille femme. . . .

HENEBERG.

J'ai eu soin d'empêcher le baron de lui parler . . , Il faut t'assurer d'elle, la faire conduire promptement dans mon château et en lieu bien fermé : son évasion sera un in-

dice défavorable et avancera nos affaires . . . Quant à Frédéric , à son retour , il partira pour la ville voisine . . . . Ne perds pas un instant , et ta récompense sera au-delà de ton attente.

GERBACK.

Vous serez satisfait. (*Il sort.*)

SCENE II.

HENEBERG, HUTIN, *toujours près de la tour, allant et venant.*

HENEBERG.

Toutes mes mesures sont bien prises . . . Récapitulons maintenant ma conduite . . . Jusqu'ici tout m'a réussi à souhait ; ma femme , que je n'aimais que pour sa fortune , meurt . . . Quelques mois après , son enfant expire ; mais j'ai su employer les moyens nécessaires pour n'être point troublé dans mes possessions . . . Ce Winston ose me disputer une jolie femme et l'emporte sur moi ; deux fois je crois m'être vengé par sa mort, et semblable à l'hydre , il renaît de nouveau pour me braver. Enfin ma vengeance va donc être assouvie. Par l'union de Frédérick avec Eudoxie , je m'assure la suzeraineté que j'ambitionne plus que les grands biens du baron . . . Ce baron que je hais apprendra bientôt si je suis fait pour lui être soumis . . . Que dis-je ?... O soif fatale des richesses ! cruelle vengeance ! jusqu'à quand serez-vous les souveraines de mes actions ? . . Eh quoi ! laisserais-je consommer cet hymen ! . . . Eh qu'importe , après tout , par quelle voie je saisirai la fortune ! Quand un homme y parvient, il est rare que ce ne soit pas par la ruine de plusieurs autres. . . . Jouir est tout , le reste n'est que tourmens . . . Rentrons et préparons nos batteries. (*A Hutin*) : sois exact à prévenir à la moindre tentative du dehors ou du dedans. (*Hutin fait un signe de tête.*)

SCÈNE III.

HUTIN, LAURENCE *dans la tour.*

HUTIN.

Quel conseil diabolique viennent-ils de tenir ? J'n'ai pu rien entendre. Comm' c'est guignonnant . . . au lieu de festins et de réjouissemens , v'là qu'on me plante là en sentinelle , pour l'reste d'la nuit peut-être , et me v'là en compagnie avec les arbres et les hiboux qui sont dans ç'vieux bâtiment. . . . . Qu'est-ç' que mam'selle veut que j' fasse en l'attendant ? V'là un' belle commission qu'elle m'a donnée là. J'dormons là haut (*on entend fredonner un air*) : mais non. Si ç'te mam'selle allait m' faire société en chantant; avec

ma bouteille, ça m' rassurerait. (*Il boit, marche, va et vient.*)

LAURENCE *dans la tour.*

Air :

Hélas! n'ai-je plus d'espérance!
Et dois-je ici finir mon triste sort....
Les souvenirs de mon heureuse enfance
Dans cet asile avanceront ma mort.

Frédérick, pendant ton absence,
Je vais languir dans ces lieux pleins d'horreur ;
Mais sois certain que la tendre Laurence
Jusqu'à la mort te conserve son cœur.

SCÈNE IV.

HUTIN *seul.*

Tiens !... Elle est amoureuse de monsieur Frédérick..... C'est ben dommage qu'elle ne chante plus.... J'vais m'ennuyer tout seul..... Si j'étais astrologue, j'verrions au cadran d'la lune l'heure qu'il est ; ah ! mon dieu, mon dieu ! les gens d'esprits n'sont pas toujours bêtes . . . J'suis déjà fatigué . . . Me v'la r'devenu soldat. J'n'l'suis pourtant que d'la façon de mam'selle Eudoxie, ainsi je n'craignons pas l'conseil d'guerre, et j'pouvons à peu près, nous r'poser ici, comme dans not' lit . . . (*il s'assied*). Oui ; mais la tour qui la gardera ? . . .

Air :

Si l'ennemi se fait entendre,
Rien, non, rien ne peut m'avertir.
Pour ne pas me laisser surprendre,
Je vais penser à peu dormir :

Je rêverai que l'on m'éveille,
Pour reprendre l'activité,
En mains, mon fusil, ma bouteille,
Sont védettes de sûreté.

J'm'y prends trop tard ; v'la l'jour qui va sortir de son gîte... qu'est-c' que j'entends ? . . . Des coureurs de nuit ? . . .

SCÈNE. V.

HUTIN, FRÉDÉRICK, VOLMARD, GERTRUDE.

(*Hutin se promène, Frédérick et Volmard paraissent tenant Gertrude chacun par une main, Frédérick marque une agitation concentrée*).

GERTRUDE.

Ah ! monsieur Frédérick ! ah ! monsieur l'inconnu ! que je vous ai d'obligation . . . Mais c'est qu'ils allaient me tuer, voyez vous ! . . .

VOLMARD.

Tranquilisez-vous, bonne femme, et veuillez nous dire....

HUTIN.

Qui va là ! voyons, répondez ? Eh mais, c'est monsieur Frédérick, et puis monsieur, que je n'connais pas . . . C'est égal . . .

FRÉDÉRICK.

Que fais-tu à cette heure dans le parc, et ainsi armé ? . . .

HUTIN.

Je suis soldat, sentinelle, gardien . . .

FRÉDÉRICK.

Des prisonniers ! . . . De Winston, de Laurence ?

HUTIN.

Oui, qui sont dans c'te tour . . .

FRÉDÉRICK.

Qui en a la clef ? . . . (*à part*). O victimes infortunées ! . . .

HUTIN.

Monsieur le baron . . . Mais puisqu'vous v'la, je vais avertir main'selle Eudoxie . . . C'est la consigne qu'elle m'a donnée . . .

FRÉDÉRICK.

Vas, et sois diligent . . .

HUTIN.

Mais, mon poste monsieur ? . . .

FRÉDÉRICK.

Vas, te dis-je ; je réponds de tout. . . Vous, Gertrude, restez près de nous ? . . .

GERTRUDE.

Oh ! je ne vous quitte plus . . .

SCÈNE VI.

FREDERICK, VOLMARD, GERTRUDE.

(*Gertrude circule auprès de la tour cherchant à voir ses amis*).

VOLMARD.

Convenez, monsieur, que nous nous sommes rencontrés bien à propos, pour délivrer cette bonne femme ; que ferons-nous de ce misérable qui est blessé si grièvement ? . . .

FRÉDÉRICK.

Permettez, monsieur, qu'il reste encore quelques instans, où nous l'avons laissé, il est en mains sûres . . . (*à part*) que je suis à plaindre ! ah mon père ! mon père ! . . .

VOLMARD.

Vous connaissez déjà en partie, le sujet de mon voyage....

FRÉDÉRICK.

Je sais qu'amant d'Eudoxie, vous venez pour vous expliquer avec votre rival. . . . Vous n'irez pas loin ; ce rival. . . c'est moi . . .

VOLMARD.

Vous, monsieur ! (*à part*). Au moins je le trouve digne de moi. . . .

FRÉDÉRICK.

Rassurez-vous, je suis un rival peu dangereux ; et vous en aurez bientôt la preuve . .

GERTRUDE.

Hélas, monsieur Frédérick, quand j'ai reçu tant de mai

ques de bonté de tous deux, est-ce que j'aurais la douleur de vous voir . . .

FRÉDÉRICK.

Ne craignez rien, Gertrude ; je ne suis point un ingrat.... Laurence est chère à mon cœur et le sera toujours . . . !

VOLMARD.

J'espère monsieur, mériter votre estime et obtenir votre amitié . . . Mais quand on a vû la charmante Eudoxie, peut-on avoir un autre sentiment que celui qui fait palpiter mon cœur . . .

SCÈNE VII.

Les précédens, EUDOXIE.

VOLMARD. *Allant au devant d'Eudoxie.*

Permettez ma charmante amie. (*Il lui baise la main*)

FRÉDÉRICK.

Ah ! mademoiselle ! . . .

EUDOXIE.

Vous, ici, Volmard ? .. Mais, occupons-nous de Frédérick ; il n'est pas heureux !

FREDERICK.

Je ne puis vous exprimer les tourmens que j'éprouve.... et pourquoi vous importuner du récit de mes malheurs.

EUDOXIE.

Je sais tout . . Nos intéressans prisonniers ont satisfait à mes vives instances, en me faisant parvenir par écrit des renseignemens que j'ai remis à mon père . . . Le votre est bien coupable.

FRÉDÉRICK.

Où me cacher ! . . . O terre entr'ouvres-toi !

EUDOXIE.

Pardon, brave Frédérick . . . Je sais vous apprécier.... Loin de vouloir vous accabler, je partage sincèrement toutes vos peines, et ne vous en estime que d'avantage . . . Espérant que vous seriez de retour plutôt, j'avais fait consentir les gardes à ce que Hutin serait mis en faction, dans l'espoir d'obtenir de mon père la clef de la tour, et de vous donner les moyens de pénétrer auprès de vos amis infortunés . . .

VOLMARD.

Quelle noble sensibilité ! . . .

GERTRUDE.

Oh ! l'adorable personne ! Encore un bon cœur...

EUDOXIE.

Je n'ai pu réussir . . . Mais, mon père, laissant le votre dans son cabinet, m'a dit, à l'oreille, qu'il allait me suivre...

GERTRUDE.

Le voici....

SCENE VIII.

Les précédens, DELWINCK.

GERTRUDE.

M. le Baron, je me jette à vos genoux; par grace, laissez-moi embrasser mes bons maîtres, et partager leur sort...

DELWINCK.

Vous, en ces lieux bonne femme, je vous croyais en fuite.

FRÉDÉRICK.

Elle était entre les mains d'un de ses persécuteurs, dont monsieur et moi l'avons délivrée.

GERTRUDE.

Oui, de ce monstre de Gerback....

DELWINCK.

Gerback! quelle lumière!... Mais vous, M. Volmard, pour quel motif si matin en ce pays? et incognito?...

VOLMARD.

Je viens vous prier de me donner quinze ou vingt hommes de troupes, pour m'aider à remplir les ordres de l'électeur; nous causerons de cet objet plus tard.

FRÉDÉRICK.

M. le baron, laissez-nous voir et consoler nos chers prisonniers. Quelques imputations qui leur soient faites, elles ne peuvent être que calomnieuses.... Ah! ne permettez pas qu'il leur soit fait aucun mal.... C'est la vertu persécutée, et je vous réponds d'eux sur ma tête.

DELWINCK *a part.*

Voyons, et dissimulons; je crains d'Amécourt, et j'ai de violens soupçons... je vois trop tard, peut-être ce qu'il en coûte d'émouvoir sa haîne; mais j'ai confiance en Frédérick... *haut.* Tenez, mes enfans, ouvrez et que j'examine vos protégés. (*Frédérick, Eudoxie et Gertrude vont les recevoir et les embrasser*).

SCÈNE IX.

Les précédens, WINSTON *et* LAURENCE.

EUDOXIE.

Ah! mon père, combien ils ont dû souffrir!

LAURENCE.

Ah! Frédérick! ah! mademoiselle!... Voyez sur son front. (*montrant son père*). Qüel abbattement....

FRÉDÉRICK.

Hélas! c'est la vertu luttant contre l'adversité.

WINSTON *à Frédérick.*

C'est vous que je tiens dans mes bras, généreux ami. . . Vous voyez comme le malheur me poursuit et m'accable impitoyablement

DELWINCK.

Rassurez-vous, M. Winston, la justice ne sera point un vain mot, et vous l'obtiendrez de moi.

VOLMARD.

Winston ! . . . serait-ce ?

GERTRUDE.

Eh ! j'ai pu douter de la générosité et de la bonté de votre ame . . . Ah ! M. le baron, que je suis coupable envers vous . . . .

DELWINCK.

Que signifie ce langage ?

GERTRUDE.

Votre humanité, vos bontés m'enhardissent . . . et pour prix de vos bienfaits, je vous dois un aveu qui pèse sur mon cœur, depuis long-tems . . . Les personnes ici présentes doivent aussi l'entendre, pour ma justification . . .

DELWINCK.

Bonne femme, comptez sur toute mon indulgence ; si elle vous est nécessaire . . .

EUDOXIE.

Satisfaites notre impatience . . .

GERTRUDE.

Je me nomme Gertrude, je suis veuve de Jean Courtois.

DELWINCK.

De Jean Courtois ? Eh bien !

GERTRUDE.

Quelques mois après que madame la baronne nous eût confié votre Hyppolite, nous vous annonçâmes sa mort ; mais notre chagrin, nos larmes avaient une toute autre cause . . . ce cher enfant avait été enlevé de nos bras avec violence.

DELWINCK.

Enlevé ! . . .

EUDOXIE.

Dieux ! . . . mon frère vivrait !

GERTRUDE.

Toutes nos recherches furent inutiles, pour le retrouver ; et voulant nous soustraire à votre colère, si vous veniez à découvrir la vérité, nous nous sauvâmes de notre village.

DELWINCK.

Un fils que j'eus tant aimé ; l'espoir de mes vieux jours ! pourquoi m'avez vous révélé ce fatal secret ?

GERTRUDE.

Ah ! monsieur, si j'ai rompu le silence que je m'étais imposé, c'est que ce qui vient d'arriver chez vous, me fait croire qu'il serait possible d'en apprendre des nouvelles . . Ce Gerback, oui, je crois qu'il était un de ceux qui enlevèrent votre fils d'entre mes bras . . .

FRÉDÉRICK *à Laurence.*

Encore un crime !

DELWINCK.

Qu'entends-je ? fasse le ciel que ce ne soit point une fausse espérance !

VOLMARD.

Cet homme est gardé non loin d'ici . . . Venez, M., les menaces, les promesses obtiendront peut-être . . .

DELWINCK.

Viens, ma fille . . . Suivez-moi, Gertrude, et vous M. Volmard . . . *à Winston et à Laurence.* Vous n'êtes point criminels à mes yeux; mais laissez-moi le tems de faire éclater votre innocence dans tout son jour. Rentrez dans la tour, ce ne sera pas pour long-tems. Frédérick, je compte sur les procédés de l'honneur. *ils sortent, Frederick fait rentrer Winston et Laurence.*

FRÉDÉRICK.

Rentrez, mes bons amis, et soyez sûrs que Frédérick vous aime, vous respecte et veille sur vous.

SCÈNE X.

FRÉDÉRICK, HENEBERG, un Écuyer armé.

Heneberg en entrant semble donner des ordres; il est armé ainsi que l'écuyer.

HENEBERG.

Gerback n'est pas de retour . . . Personne au château.... n'importe, mes hommes sont prêts; il faut agir . . Comment! Frédérick au pied de la tour, et plus de sentinelle! m'auraient-ils échappés ? . .

FRÉDÉRICK *à part.*

Mon père !.... Que son aspect afflige mon ame.

HENEBERG.

Depuis quand êtes vous de retour ?

FRÉDÉRICK.

Depuis peu d'instans ...

HENEBERG.

Que sont devenus les prisonniers ?...

FRÉDÉRICK.

Ils sont dans la tour...

HENEBERG.

Pourquoi cherchez vous à leur parler ! . . .

FREDERICK.

Pourquoi ! . . . Ah monsieur, que votre erreur cesse... Permettez que j'ouvre vos yeux sur l'abîme que vous creusez sous nos pas . . . Vous nous perdez, et dans peu, le mépris, la honte....

HENEBERG.

Que voulez vous dire ?...

FREDERICK.

Que je connais toutes les persécutions exercées sur l'honnête Winston....

HENEBERG.

Votre passion pour sa fille vous aveugle . . . Seriez vous capable de me sacrifier à ces étrangers ? . . . C'est assez vous entendre ; j'ai pitié de votre pusillanimité . . . Je vais faire exécuter les ordres du baron . . . (*Il fait signe aux gardes d'approcher et va pour enfoncer la porte de la tour* .

FREDERICK.

Pour dieu, monsieur, ne me forcez point à oublier mes devoirs, je ne sais quels pressentimens agitent mon âme, mais si l'honneur a perdu tout empire sur vous . . . tremblez.

HENEBERG.

Je ne connais que mon outrage et la vengeance . . . Fuis, ou je me sens capable de t'immoler toi-même . . .

FREDERICK.

Moi, fuir ? . . . Non ; on ne les enlevera qu'en marchant sur mon corps expirant.

SCÈNE XI.

Les précédens, HUTIN, Gardes.

HUTIN *accourant.*

J'vas vous apprendre que j'ons été soldat, et que j'sais faire respecter mon poste.

Hutin se place devant la porte de la tour, à côté de Frédérick, et annonce vouloir faire bonne contenance. Heneberg fait signe à l'écuyer; ces deux derniers s'avancent pour entrer de force ; défi des deux partis; un combat s'engage entre eux, Hutin contre Heneberg, Frédérick contre l'écuyer... Au bruit des armes les gardes s'approchent.

(*Heneberg et l'écuyer sont vaincus et désarmés*).

SCÈNE XII *et dernière.*

Les précédens, WINSTON, LAURENCE, DELWINCK, EUDOXIE, VOLMARD, GERTRUDE.

EUDOXIE *accourant.*

Arrêtez, misérables, et respectez les jours de Frédérick.

DELWINCK.

Que faites-vous, monsieur d'Amécourt ? encore une de vos perfidies !

EUDOXIE *allant à Frédérick.*

Ah ! plus de doute, Frédérick.... J'embrasse mon frère...

HENBBERG *d'un ton de surprise.*

Son frère !

FRÉDÉRICK.

Qu'entends-je ? est-ce une illusion ? Ah ! n'abusez pas de ma cruelle situation, j'ai trop besoin que ce soit la vérité. . . .

DELWINCK.

Oui, mon cher fils, reconnais et embrasse ton tendre père. Tu le vois, d'Amécourt, le ciel a eu horreur de ta perversité; il n'a pas permis que la nature fut indignement outragée, et il met un terme à tes odieux projets... du moins en retrouvant mon Hypolite, j'ai la douce consolation de voir qu'il a échappé à la corruption . . . Tes sentimens, Frédérick, m'annoncent toute la grandeur d'ame que je désirais dans mon fils.

FRÉDÉRICK.

Et ce monsieur d'Amécourt...... Que m'est-il donc? . . .

EUDOXIE.

Il t'avait ravi à notre tendresse, dès tes plus jeunes ans.....

HENEBERG.

Où sont les preuves de ce prétendu forfait? Et quels sont mes accusateurs? . . . .

GERTRUDE.

Moi, et ton complice Gerback.

HENEBERG, (*à part*).

Gerback! tout est découvert, il faut payer d'audace. . . (*Haut*). Je ne connais point cette femme, quant à Gerback qu'on me l'oppose, et je suis prêt à le confondre!

DELWINCK.

Bientôt tu le verras paraître. Il s'est soustrait à la vigilance de mes gardes; mais il ne peut long-tems nous échapper.

HENEBERG, (*à part*).

O bonheur! (*haut*). Je ne crains rien, vous dis-je, . . . C'est une machination atroce, et je saurai déjouer ce complot infernal.

VOLMARD.

Eh quoi! Monstre! Quand tout dépose contre toi, tu peux lever encore un front audacieux et nier la vérité?..... Songes qu'en ce moment le glaive de la justice est suspendu sur ta tête. . . . . . On connait l'énigme du Mont-César, et les persécutions de cet homme estimable..... En un mot, tous tes forfaits sont dévoilés.....

HENEBERG.

Jeune homme! trembles toi-même, que je ne te fasse repentir de ton insolente témérité! . . . . Qui es-tu, pour me parler avec ce ton? . . . . .

VOLMARD.

Malheur à toi de l'apprendre! . . . . . Va, ton règne va finir. Où le mérite et la vertu sont en faveur, le crime est sans puissance..... Tu vois en moi un envoyé de l'électeur, chargé de t'arrêter . . . . . Voici mes ordres, ... (*Il lui présente l'ordre*).

HENEBERG, (*après l'avoir parcouru*)

Oh! fatalité du sort!..... Je le vois, ma perte est jurée.....

Jouis donc, Delwinck, être faible et sans caractére :... Et toi, Frédérick, oui, tu n'es que trop son fils, et si je t'ai conservé la vie, c'est que tu étais nécessaire à ma vengeance! Tous, sur les débris de ma chûte, vous allez élever l'édifice de votre bonheur. . . . Cette idée fait éprouver à mon ame d'insupportables tourmens..... Mais, tremble encore, quand tu m'accables. Le supplice qui m'est réservé ne peut être assez prompt pour empêcher mes yeux de se repaître des effets de ma vengeance..... (*Ici quatre heures sonnent*). Entends-tu l'heure qui doit la marquer ?

DELWINCK.

Qu'on l'entraîne, et que l'infortuné Winston et sa fille, rendus à nos vœux. . . .

(*L'explosion se fait entendre*).

HENEBERG *se débattant.*

Il n'est plus tems ! . . . Je suis vengé !

(*L'incendie eclate. Winston et sa fille paraissent sur le haut de la tour. Winston sonne la cloche du beffroi*).

LAURENCE.

Sauvez, sauvez mon père. (*Elle s'évanouit.*)

Deux gardes tiennent l'épée nue sur le cœur d'Heneberg Eudoxie tombe dans les bras de son pere et est secourue par Gertrude. Volmard, les gardes, les dome tiques arrivant portent des secours, des échelles sont plantées. Frédérick en prend une, s'empare de Laurence, et la descend, l'échelle rompt, ils restent suspendus; on leur donne une autre échelle. Tableau général.

HENEBERG.

O rage ! Que ne suis-je armé ! . . Je vous déchirerais tous de mes propres mains. Quel plaisir j'aurais à me baigner dans votre sang, odieux Winston !

VOLMARD.

Soldats, délivrez-nous de ce monstre. (*On l'entraîne*). Et vous, mes amis, ne soyez point effrayés de ses menaces; ce sont les cris de la rage impuissante. . . . Mais comment cet incendie . . .

HUTIN *accourant.*

Le feu est arrêté. Nous avons trouvé un homme à-demi brûlé, qu'un miracle a fait échapper au sort qu'ont subi deux d'ses complices; il s'est dit coupable de ce crime, commandé par les scélérats d'Heneberg et de Gerback. On va le conduire au château. Oh les coquins !

VOLMARD.

Ses aveux nous seront très-utiles.

WINSTON *au baron.*

Que ne vous dois-je pas, M. le baron ?

DELWINCK.

Pardonnez-moi plutôt, Winston, l'erreur où jai été quelques instans sur votre compte, erreur qui pouvait vous être si funeste.

WINSTON.

Ah ! tout est oublié. Estimable Frédérick, après tant de services, comment pourrai-je jamais récompenser...

FREDERICK.

Vous êtes rendu à la tranquillité, à vos amis ; je suis près de ma chère Laurence, et le ciel me fait retrouver une tendre sœur, un bon père ! ah ! qu'il daigne consentir à mon hymen, voilà ma récompense.... (*montrant Laurence*).

EUDOXIE (*tenant Laurence par la main*).

Mon père, puis-je la nommer ma sœur ?

DELWINCK.

Winston, je n'hésite point à vous demander la sensible Laurence, pour ce fils dont vous avez su apprécier les excellentes qualités.

WINSTON.

Puis-je m'opposer aux désirs de celui à qui je dois tout ; mais, monsieur, je suis sans fortune, et Laurence...

LAURENCE.

N'a que son cœur.

FRÉDÉRICK.

Qu'il soit toujours le même pour moi, et je serai le plus fortuné des hommes.

DELWINCK.

Mes enfans, venez prendre chacun votre place sur mon sein. . . .

VOLMARD, *fixant Eudoxie.*

Que ne puis-je également y prendre la mienne !

DELWINCK.

Volmard, j'ai découvert où votre cœur s'est placé : laissez-moi le tems de réfléchir s'il doit y rester. Ce qui vient de se passer, doit vous prouver que je ne suis point un père injuste. Allons, mes amis, ne songeons plus à nos peines ; que cette journée ne soit pas perdue pour nous ; qu'elle nous apprenne à bien connaître les hommes avant d'en faire des amis, et à croire que, si la vengeance céleste est lente à frapper les coupables, jamais les crimes ne restent impunis.

FIN.